



HAL
open science

“ Gloriande dans Perceforest. Entre effacement et fascination, une fée à la mode bourguignonne ”

Christine Ferlampin-Acher

► **To cite this version:**

Christine Ferlampin-Acher. “ Gloriande dans Perceforest. Entre effacement et fascination, une fée à la mode bourguignonne ”. C. Füg-Pierreville (dir.). Les relations entre les hommes et les femmes dans les chansons de geste, Université Jean Moulin, p. 251-262, 2013. hal-01850339

HAL Id: hal-01850339

<https://hal.science/hal-01850339v1>

Submitted on 27 Jul 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

GLORIANDE DANS *PERCEFOREST* : ENTRE EFFACEMENT ET FASCINATION, UNE FÉE A LA MODE BOURGUIGNONNE ?

Gloriande apparaît dans le livre I de *Perceforest*¹ : elle est l'une des demoiselles fées qui aident Bétis alias Perceforest dans sa lutte contre l'enchanteur Darnant. Associée à Sebille, dans cette vaste chronique fictive qui invente une préhistoire arthurienne et fait le lien entre la geste d'Alexandre et celle d'Arthur, elle contribue à inventer un passé aux figures féeriques de la tradition narrative tardive. Cependant deux faits méritent d'emblée d'être soulignés. D'une part Gloriande est effacée du récit après le livre II et sa descendance n'est pas particulièrement valorisée, alors même que sa cousine, Sebille, ayant séduit Alexandre le Grand, est l'ancêtre d'Arthur. D'autre part, en ce début de récit fondé sur la lutte contre le lignage de Darnant, l'intertexte est plus épique que romanesque, et le nom de Gloriande peut renvoyer, non à la tradition féerique arthurienne, mais à la matière épique. Après avoir mis en évidence le rôle puis l'effacement de Gloriande dans *Perceforest*, on s'interrogera sur les modèles littéraires qui la constituent et sur les raisons de sa mise à l'écart. Ce questionnement nécessitera d'éclaircir dans quelle mesure le nom de Gloriande correspond dans la tradition à un personnage constitué (comme Berthe ou Guenièvre) ou s'il est un signe onomastique moins élaboré, fonctionnant sur le mode de la suggestion et invitant à activer un univers romanesque². A partir de ce parcours, on tentera de préciser la part de l'épique dans *Perceforest* et de situer cette œuvre dans un milieu où les Gloriande semblent avoir été particulièrement à la mode, autour de Philippe le Bon, dans les années 1450-1460. Je m'appuierai pour ce faire sur l'hypothèse que j'émetts dans mon ouvrage *Perceforest et Zéphir*³ : selon moi, *Perceforest* a peut-être existé dans une version du XIVe siècle, aujourd'hui perdue, mais celle-ci devait être si différente de ce que l'on a conservé dans les manuscrits du XVe qu'on peut lire actuellement qu'il est impossible de considérer qu'il s'agit de la même œuvre : pour moi, *Perceforest* est un texte du XVe siècle, et il n'est pas à exclure que David Aubert, à qui est attribuée la copie la plus ancienne en 1459-1460, en soit l'auteur et non le simple copiste.

I. Gloriande dans *Perceforest* : charme et discrétion

Gloriande entre en scène dans le livre I de *Perceforest* au moment où Bétis part en aventure, secrètement, dans cette forêt Darnant où nul n'ose pénétrer parce qu'y règnent l'enchanteur Darnant et

¹ *Perceforest (le roman de)*, première partie, éd. G. Roussineau, Genève, Droz, T. L. F., 2 tomes, 2007 ; deuxième partie, éd. G. Roussineau, Genève, T. L. F., vol. I, 1999 et vol. II, 2001 ; troisième partie, éd. G. Roussineau, Genève, T.L.F., vol. I, 1988 ; vol. II, 1991 ; vol. III, 1993 ; quatrième partie, éd. G. Roussineau, Genève, T.L.F., 1987. Les livres V et VI sont lus dans les manuscrits de l'Arsenal 3491-3494. Sur *Perceforest*, voir J. Lods, *Le roman de Perceforest. Origine. Composition. Caractères. Valeur et influence*, Genève, Droz ; Lille, Giard, 1951 ; S. Huot, *Postcolonial Fictions in the Roman de Perceforest. Cultural Identifies and Hybridities*, Woodbridge, Boydell & Brewer, 2007 et C. Ferlampin-Acher, *Perceforest et Zéphir : propositions autour d'un récit arthurien bourguignon*, Genève, Droz, 2010.

² Pour une approche de la construction problématique du personnage au Moyen Age, voir le volume *Façonner son personnage au Moyen Age*, Aix-en-Provence, CUERMA, *Senefiance*, t. 53, 2006, en particulier l'avant-propos de Ch. Connochie-Bourgne, p. 7ss.

³ Cit. note 1.

son lignage, révoltés contre le roi (l. I, t. I, §178ss). La rencontre entre Bétis et Gloriande rappelle le *Chevalier au Lion* de Chrétien de Troyes⁴ : une fontaine dont il est interdit de boire, une demoiselle, sorte de Laudine, qui garde le château, un combat conduisant à la victoire du héros, qui, blessé, est guéri par la jeune femme avec un onguent (p. 140). Cette demoiselle déclare se nommer *Gloriande* et être la *fille du seigneur de Listenois*. Les noms *Darnant* et *Listenois*, ainsi que la généalogie du personnage, qui rappellent le *Tristan en prose*, le modèle du *Chevalier au Lion*, tout cela conduit le lecteur en pleine féerie arthurienne, d'autant qu'un nain, Puignés, au service de la dame, aide Bétis, qui finalement accomplit la prophétie initiale et découvre qu'il se nomme Perceforest. Cependant la demoiselle n'est pas Laudine : elle haïssait le seigneur du château, Darnant, qui la retenait de force, elle n'épousera pas Bétis, et devenue maîtresse des lieux, elle établit un enchantement sur la tombe de l'enchanteur : elle *ala faire une merveilleuse chose, car elle fist par conjuracions que le corps ardoit tout dedens le sarcu et jectoit si orde fume qu'on le sentoit a demye lieue pres* (p. 160).

Après le départ de Bétis/Perceforest, le lignage de Darnant tente de reprendre le château, qui résiste, avant d'être sauvé par Alexandre (le Grand) et Nicorant. Gloriande fête les vainqueurs. Voyant Alexandre porter une cotte blanche ornée de roses d'or, elle comprend qu'il est allé chez sa cousine Sebille. Celle-ci est une demoiselle enchanteresse : elle séduit magiquement le Macédonien, qui engendre, inconscient, un héritier, l'ancêtre d'Arthur⁵. Une scène d'échanges de lettres, très courtoise, révèle à Alexandre sa toute récente paternité et à Gloriande que sa cousine lui envoie le Conquérant pour la secourir. Enchanteresses, Gloriande et Sebille illustrent cette humanisation des fées qu'a mise en évidence L. Harf-Lancner⁶. Comme souvent dans les récits tardifs, ces « fées » sont constituées en lignages⁷ : Sebille et Gloriande, cousines, ont une autre cousine, la sœur du nain. Toutes ont des châteaux, plus ou moins arthuriens : celui de la sœur du nain, dans un marais, est entouré de glaives où sont fichées les têtes des chevaliers de Darnant et qui rappellent *Erec et Enide* (p. 229-230). Cependant ce réseau féminin et féérique dépasse rapidement le cadre du lignage car les fées, pour résister à Darnant, s'organisent : Liriopé, issue d'une autre famille, se joint à Gloriande et Sebille, et unies, *les dames et damoiselles de ceste forest, qui heent a mort le lignaige de Darnant* (p. 384) font appel aux chevaliers de valeur pour qu'ils participent au siège du château de Malebranche. Gloriande est à l'initiative de cette organisation : elle est en effet *mout curieuse de mectre les dames et les damoiselles*

⁴ Sur Chrétien de Troyes et *Perceforest* voir mon article, «*Perceforest* et Chrétien de Troyes», *De sens rassis. Essays in Honor Rupert T. Pickens*, éd. K. Busby, B. Guidot et L. E. Whalen, Amsterdam New York, Rodopi, 2005, p. 209-217. En l'absence de version bourguignonne en prose du *Chevalier au Lion*, on peut supposer que c'est le texte en vers de l'auteur champenois qui a servi de modèle pour cette réécriture, à moins que l'épisode soit devenu un de ces motifs communs arthuriens dont la reprise signale plus une matière qu'un intertexte.

⁵ Voir mon article «Sebille prophétesse et maternelle: du monde antique au monde arthurien dans *Perceforest*», *La Sibylle, parole et représentation*, éd. M. Bouquet et F. Morzadec, Presses Universitaires de Rennes, 2004, p. 211-225.

⁶ Voir *Les fées au Moyen Âge. Morgane et Mélusine. La naissance des fées*, Paris, Champion, 1984, p. 411ss. Cependant si pour L. Harf-Lancner, cette évolution correspond à un effacement de la féerie, il semble au contraire qu'elle permette plutôt renouvellement de celle-ci et assure au contraire son succès littéraire au XVe et au XVIe siècle (voir la thèse d'A. Hoernel soutenue le 25 novembre 2011 à l'université de Tours sous la direction de Jean-Jacques Vincensini *Le lignage des fées. Écriture et transmission de la féerie aux XVe et XVIe siècle*, qui met en évidence un corpus extrêmement riche).

⁷ Cette tendance remonte certes au groupe des Parques, mais surtout au modèle arthurien de Morgue et ses sœurs, attesté dès la *Vita Merlini* de Geoffroy de Monmouth.

de la forest en leur franchise que le lignaige de Darnant tient en servaige (p. 386). Malebranche sera vaincu. Cette organisation féerique me semble marquée par la mode des ordres (comme celui de la Rose ou de la Toison d'Or), qui se développe au XVe siècle, et que l'on retrouve dans le texte, transposée au féminin, avec les demoiselles au *cainse roseté* de *Perceforest*⁸.

Après avoir joué ce rôle, Gloriande n'apparaît plus que de façon sporadique, au milieu des cinquante demoiselles de la forêt, par exemple à l'occasion du défilé du couronnement : elles sont

toutes vestues de blanches cainses, montees sur palefrois tous blancs. Sy devez sçavoir que leurs cheveux leur gisoient sur les espaules plus jausnes que fin or. Et sy avoit chacune mis pardessus ung chapel d'or a pierres precieuses qui jectoient sy grant clarté ou ray du soleil qu'il sembloit, quant elles se remuoient, que estincelles de feu volassent entour leurs chiefz (l. I, p. 668)⁹.

Désormais Gloriande passe au second plan, elle n'est plus leader parmi les demoiselles, la figure de Sarra s'imposant : Sarra est à l'origine de l'idée que les demoiselles portent des robes *rosetees* en souvenir des blessures de *Perceforest* (l. I, p. 487ss) ; Sarra, pendant la dépression du roi organise les demoiselles en *concille*¹⁰ (l. II, t. 1 p. 245).

On ne retrouvera plus guère Gloriande dans les quatre livres suivants : même lorsque dans les livres V et VI Galafur mettra fin à l'enchantement de la tombe de Darnant établi par Gloriande, il ne sera pas fait référence à celle-ci alors même que le texte se souviendra de Sebille. Si Gloriande apparaît dans le livre IV, aux côtés de cette dernière, lors de la fête du Dieu Souverain, la scène est expédiée en quelques lignes. On apprend que Gloriande est mariée :

Après vindrent illecq deux dames, dont l'une estoit Sibille du Chasteau Vermeil [...] et l'autre dame se nommoit Gloriande du Chastel Darnant, laquelle un gentil chevalier menoit, qui estoit son mary (t. I, p. 9).

Dotée d'un époux anonyme, la dame entre dans l'ombre et disparaît du récit. L'exception féerique est neutralisée. Lorsque plus tard Passelion passera par la tombe de Darnant, une inscription lui rappellera qu'elle a été enchantée autrefois par Gloriande, et l'on apprendra que la dame a une descendance (anonyme elle aussi):

Et quant Passelion entendy ce il lui souvint qu'il avoit autrefois ouy dire que Gloriande l'avoit la enterré et que par ses enchantemens avoit le cors espris [...] C'estoit Chastel Dernant que Perceforest donna a Gloriande [...]. De celle Gloriande demoura une fille que Norgal, filz du Chevalier au Noir Liepart, avoit de nouvel prins a femme (p. 1021-1024).

⁸ Voir mon article « Le sang dans *Perceforest* : du sang *real* au sang du Christ », *Cahiers de Recherches Médiévales et Humanistes*, t. 21, 2011 (dossier consacré à *Perceforest*, coordonné par Sylvia Huot), p. 153-168.

⁹ Sur ces entrées, voir mon livre cit. *Perceforest et Zéphir*, p. 136ss.

¹⁰ Le *Dictionnaire de Moyen Français* relève de nombreux exemples de *concille* qui tous correspondent à de regroupements masculins. Les demoiselles, en se constituant en « ordre » portant livrée ou en *concile* transposent des pratiques viriles. Le pouvoir féminin est valorisé dans *Perceforest*, en particulier à travers le personnage de la Reine Fée qui règne pendant que son époux est dans l'incapacité d'exercer son gouvernement (voir mon article « Le rôle des mères dans *Perceforest* », *Arthurian Romance and Gender*, textes réunis par F. Wolfzettel, Amsterdam Atlanta, Rodopi, 1995, p. 274-284). Selon moi, l'importance de la place accordée aux femmes dans *Perceforest* pourrait s'expliquer par le fait que le texte aurait été au moins partiellement écrit à l'instigation d'Isabelle de Portugal pour être présenté à Philippe le Bon, son époux. On remarquera que les femmes (dont Marguerite d'York) semble avoir joué un rôle important dans la transmission de l'œuvre (voir mon article « *Perceforest* et la mémoire arthurienne : conserver et détourner, les aléas du succès (nouvelles propositions autour de la tradition manuscrite) », à paraître dans les actes de la journée d'études organisée le 19 novembre 2010 par le Centre de Recherches Bretonnes et Celtiques, Brest, Université de Bretagne Occidentale). Cette valorisation féminine ne semble pas une simple extrapolation de la supériorité de la dame courtoise. Dans une autre perspective S. Huot (*op. cit.*) met en relation la norme sexuelle et la mission civilisatrice dans *Perceforest* (p. 99ss).

Le nom de Gloriande est cependant porté par la fille du Bossu de Suave, à laquelle le texte ne s'attardera guère (l. II, t. 2, p. 258) : autant dire que le nom propre est devenu. Gloriande quant à elle disparaît du récit, sans que sa mort soit mentionnée : l'auteur entretient une incertitude autour de la disparition de ses enchanteresses, dont certaines sont d'une longévité quasiment surnaturelle, comme la Reine Fée, et d'autres se lèguent leur nom de mère en fille (Blanche), ce qui donne une impression d'immortalité.

Experte en enchantements, Gloriande fait donc partie de ces fées de la fin du Moyen Âge, caractérisée par la précellence féminine (son mari reste anonyme dans un texte pourtant peu avare en noms propres) et par l'intégration lignagère et matrimoniale, sur le modèle de Mélusine¹¹, mais elle reste secondaire et s'efface du récit, au risque de n'être qu'un nom, transmis par exemple au lignage du Bossu.

A une nuance près. Si Gloriande disparaît du récit, elle a cependant le temps de s'imposer comme fée au cor. Dans l'épisode de la rencontre entre Darnant et Bétis, il était déjà question d'un automate sonnante du cor pour annoncer l'arrivée d'un intrus à la fontaine. Le roi

regarde dessus ung pilier lez luy ung ymaige de laiton qui tenoit ung cor moult bel. Tantost prinist le roy le cor a manier pour la beaulté qu'il y veoit. L'ymaige alla incontinent sonner le cor sy hault que la forest en redentist (l. I, p. 140).

On ne saura cependant pas qui a fabriqué cet objet. Dans le livre II, alors qu'on a presque oublié Gloriande¹², elle revient dans le récit qui lui attribue l'invention de ces automates musicaux et protecteurs:

Une damoiselle qui estoit appelée Gloriande et dame du Chastel Darnant, qui merveilleusement sçavoit de nigromancie, fist plusieurs ymaiges d'airain qui tenoient ung cor a leurs bouches. Sy estoient en telle maniere tresjectees par art de nigromancie que, puis que aucun du lignaige Darnant ou plusieurs approchoient la maison ou l'une des ymaiges estoit pour mal faire, l'ymaige cornoit si hault que le son en estoit oÿ trois lieues autour. Quant la damoiselle veyt que les ymaiges furent de telle vertu, elle en envoya par toutes les damoiselles qui avoient en vouloient. Et par ces ymaiges sçavoient les damoiselles quant les mauvais du lignaige approchoient leurs manoirs et tantost se retraioient en leurs forteresses (l. II, t.1, p. 229).

Le texte revient sur le sujet un peu plus loin : confrontée aux attaques du lignage félon,

en trouva Gloriande ung remede, ce fust des ymaiges d'airain qu'elle fist par ses conjuracions, qu'elles mirent par dessus leurs manoirs, qui cornoient sy tost que le mauvais lignaige approchoit a .III. lieues prez de leurs chastiaux et de leurs maisons et tantost se mectoient dedens aussi que avez oÿ devant (l. II, t. 1, p. 246).

Ce cor, associé au nom de Gloriande, assoit le personnage dans la tradition de *Huon de Bordeaux* et contribue à étoffer le personnage. Il semble bien que le souci de l'auteur d'inventer des ancêtres, par le jeu de préfigurations intertextuelles et de prolepses, aux personnages arthuriens (dont Morgane, Niniène, Arthur, etc...) s'étende hors de la matière de Bretagne. Qu'évoque alors le nom de Gloriande

¹¹ Cependant *Perceforest*, dont je pense que l'auteur a pu connaître la *Mélusine* de Jean d'Arras, rachète ses personnages féminins mélusiniens : l'intégration des demoiselles féeriques est réussie, durablement (voir *Perceforest et Zéphir, op. cit.*, p. 58ss et 380ss).

¹² Le texte éprouve le besoin d'introduire à nouveau la demoiselle comme si elle était nouvelle dans le récit. On pourrait certes imaginer qu'il s'agisse d'un autre personnage, mais sa présentation comme dame du château de Darnant invalide cette

à un lecteur du XV^e siècle dans ce récit nourri d'intertextualités, qui constitue ses personnages à partir du nom propre ?

II. Gloriande : parcours onomastique et constitution d'une tradition

A la fin du Moyen Âge, le nom de Gloriande, tout comme celui de Crésille, peut évoquer le *Tristan en prose*¹³ : cet intertexte, annoncé par le *Listenois*, est attendu puisque Gloriande apparaît lors de la lutte de Bétis contre Darnant (qui doit son nom à la forêt Darnantes du *Tristan en prose*) et qu'elle devient la maîtresse du château de celui-ci¹⁴.

Cependant dans ce *Perceforest* qui se veut préhistoire arthurienne, c'est paradoxalement plutôt du côté de la matière épique qu'il faut chercher le modèle de Gloriande l'enchanteresse qui fabrique des cors, au terme d'une tradition qui me semble évoluer en trois temps.

C'est dans la *Chevalerie Ogier* et dans les *Enfances Ogier* qu'est mis en scène un personnage nommé Gloriande¹⁵, qui étoffe le modèle de la sarrasine amoureuse d'un chevalier chrétien, représentée aussi par l'Orable de la *Prise d'Orange*¹⁶. Avec Gloriande, la chanson de geste s'ouvre à la courtoisie¹⁷ : la belle sarrasine épique est aussi dame courtoise : « La peinture d'une sensibilité féminine rompt avec la rudesse de l'univers guerrier, [...] à travers ce personnage féminin est introduit l'amour »¹⁸.

Perceforest se souvient logiquement, en ces temps païens où se joue son histoire, des belles sarrasines épiques et c'est tout aussi logiquement qu'il nomme l'une de ces antiques infidèles Sebillle (comme la sarrasine de *La Chanson des Saisnes*) et l'autre Gloriande (comme dans les *Enfances Ogier* ou *Beuves de Hanstone*). C'est peut-être de ce modèle que vient le fait que la Gloriande de *Perceforest* finit épouse sans histoire.

C'est dans un second temps que la tradition fait de Gloriande une fée. L'apport de *Huon* et du cycle qui lui est associé est important. C'est dans *Clarisse et Florent* et dans *Esclarmonde*

hypothèse. Par ailleurs, on trouve dans *Perceforest* un cas similaire : Morgue est présentée à nouveau au début du livre IV (p. 691) alors même que le texte a déjà parlé d'elle.

¹³ *Le roman de Tristan en prose*, éd. Renée Curtis, t. 1, Munich, Hueber, 1963 ; §181-196. Gloriande et Crésille figurent parmi les ancêtres de Tristan ; Crésille est la belle-fille de Gloriande. Crésille est dans *Perceforest* une des petites-filles de Pergamon.

¹⁴ Gloriande est aussi le nom d'une nourrice malfaisante dans *Guillaume de Palerne* et de la fille du roi Nubien dans *Méliacin* mais ces intertextes ne me semblent pas pertinents. Ils attestent cependant du succès de ce nom.

¹⁵ Voir par exemple K. Togeby, *Ogier le Danois dans les littératures européennes*, Copenhague, Munksgaard, 1969, p. 49. Pour une étude de la réception, voir E. Poulain-Gautret, *La Tradition littéraire d'Ogier le Danois après le XIII^e siècle. Permanence et renouvellement du genre épique médiéval*, Paris, Champion, 2005. Le succès durable d'Ogier a pu favoriser celui du nom *Gloriande*. On notera que les noms d'Orable et Gloriande sont construits sur le même modèles et pourraient se gloser en « qu'on doit/peut adorer ».

¹⁶ Voir S. Kinoshita, « The politics of courtly love: *La prise d'Orange* and the convention of the Saracen queen », *The Romanic Review*, 86, 1995, p. 265-287, Ch. Knudson, « Le thème de la princesse sarrasine dans la *Prise d'Orange* », *Romance Philology*, 22, 1969, p. 449-462 et M. de Combarieu, « Un personnage épique: la jeune musulmane », *Mélanges de langue et littérature françaises du Moyen Âge offerts à Pierre Jonin, Senefiance*, 7, 1979, p. 181-196.

¹⁷ Voir V. Méot-Bourquin, « Les *Enfances Ogier* ou la chanson de geste entre tradition épique et conception courtoise », *L'épique: fins et confins*, éd. Pierre Frantz, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2000, p. 127-153.

¹⁸ V. Méot-Bourquin, art. cit., p. 150.

qu'apparaissent des fées nommées Gloriande¹⁹. On est passé aisément de la sarrasine à la magicienne et à la fée, et ces Gloriande sont les doubles féminins du chevalier fée Gloriant de *Huon de Bordeaux* et du *Roman d'Aubéron*. S'il est simplement mentionné dans *Huon de Bordeaux*²⁰, son histoire est particulièrement développée dans *Le Roman d'Aubéron* (entre 1260 et 1311) qui le dote d'un passé et lui invente une généalogie²¹. C'est de cette tradition que viennent notre Gloriande nigremancienne, associée à un nain, et surtout sa spécialisation dans la fabrication des cors merveilleux, le cor étant l'un des objets merveilleux les plus importants dans le cycle de *Huon*²².

Dans les textes épiques tardifs, contemporains donc de *Perceforest*, le modèle du cycle de *Huon* reste prégnant : Gloriande est une fée, souvent liée à Morgue et à un *luiton* (dans *Tristan de Nanteuil* ou dans *Lion de Bourges*) ou un nain (*Dieudonné de Hongrie*). Elle apparaît dans des scènes de dons à la naissance (*Ogier en alexandrins*, *Enfances de Garin de Monglane*), particulièrement en vogue à l'époque, ou bien à l'occasion de séjour en férie (dans *Tristan de Nanteuil*, *Lion de Bourges*). Elle est liée à un cor magique dans *Tristan de Nanteuil*²³.

Il y a au XIVe siècle une mode des fées Gloriande, le modèle de l'épouse païenne étant tenu à l'écart. Au XVe siècle cependant ce nom devient plus rare, peut-être parce que les Gloriande n'étaient souvent que des personnages de second rang, faisant nombre dans les groupes de fées marraines par exemple. Une autre hypothèse pour expliquer la raréfaction des Gloriande est que les rôles assumés par ces figures (amantes, marraines, épouses) sont trop variés pour qu'au nom de Gloriande soit associé un personnage bien identifié et unique. On peut penser aussi que les Gloriande sont victimes à la fois de la concurrence de Morgue et du succès des Oriande (et du jeu « paronymique » entre les noms d'Oriande et Gloriande que met en évidence Cl. Roussel²⁴). Oriande, qu'on trouve au XVe dans *Le Bâtard de Bouillon* ou dans le remaniement *R* de *Renaut de Montauban*, a été mise à la mode par *Maugis d'Aigremont*. Au XVe, le nom de Gloriande cède le pas devant celui d'Oriande, sauf dans quelques textes sur lesquels je reviendrai plus loin. La présence d'une Gloriande, fée en Normandie, dans *Richard sans Peur* au XVe, me paraît confirmer l'hypothèse d'une mise en retrait de cette figure à cette époque : ce texte est volontiers parodique et il est logique qu'il appuie sa mise à distance de la matière féerique sur une figure dévalorisée²⁵.

¹⁹ Voir C. Cazenave, *D'Esclarmonde à Croissant. Huon de Bordeaux, l'épique médiéval et l'esprit de suite*, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, 2008, p. 234ss.

²⁰ *Huon de Bordeaux*, éd. W. Kibler et F. Suard, Paris, Champion 2003, v. 3411, 3665, 7053.

²¹ Ed. J. Subrenat, Genève, Droz, 1973, introduction, p. XXXV et XLVII.

²² Voir A.-R. Magnusdottir, *La voix du cor. La relique de Roncevaux et l'origine d'un motif dans la littérature du Moyen Âge (XIIIe-XIVe siècles)*, Amsterdam, Rodopi, 1998, p. 110ss. p. 110ss.

²³ On trouvera de nombreux éléments dans Cl. Roussel, « *Tristan de Nanteuil* et le dragon : la conquête du courage », *Par les mots et les textes. Mélanges de langue, de littérature et d'histoire des sciences médiévales offerts à Claude Thomasset*, éd. D. James-Raoul et O. Soutet, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2005, p. 639-650. Voir aussi A. Georges, *Tristan de Nanteuil. Écriture et imaginaire épiques au XIVe siècle*, Paris, Champion, 2006.

²⁴ Art. cit., p. 647.

²⁵ Voir E. Gaucher, « La parodie du fantastique dans *Richard sans peur* », *Furent les merveilles pruvees et les aventures trueves*. *Hommage à Francis Dubost*, éd. F. Gingras, F. Laurent, F. Le Nan et J.-R. Valette, Paris, Champion, 2005, p. 247-261.

Ce parcours rapide montre que la Gloriande de *Perceforest* reprend une tradition complexe : on retrouve l'épouse exotique (la forêt de Darnant est un lieu sauvage), la fée, le cor, le nain. La mise à l'écart progressive de Gloriande que nous avons constatée dans *Perceforest* pourrait s'expliquer par le fait qu'au XVe siècle les Gloriande sont moins à la mode. Cependant même si *Perceforest* finit par oublier sa Gloriande, celle-ci joue un rôle important dans le livre I et au début du livre II : en cela *Perceforest* s'écarte de la majorité des œuvres du XVe siècle et rejoint le cercle fermé des rares textes qui, à cette époque, comme *Mabrien*, mettent en scène des figures nommés Gloriande. Il est donc nécessaire de creuser la question de la mise à l'écart du personnage dans *Perceforest* en même temps que celle de sa présence soutenue au début du récit.

III. Hypothèses : Gloriande, *Perceforest* et David Aubert

Diverses explications peuvent être avancées à la mise à l'écart de Gloriande dans *Perceforest*. Si les Gloriande sont peut-être, comme nous l'avons vu, démodées au XVe siècle, ce qui expliquerait le désintérêt de l'auteur pour ce personnage et peut-être aussi le fait qu'il le cantonne dans le début de sa chronique, aux temps anciens, on peut aussi remarquer que Gloriande, qui pratique la *nigremance*, a, comme toutes les demoiselles de la forêt, une dimension féerique. Or le modèle féerique est saturé dans *Perceforest* : nombreuses y sont les fées amantes, épouses, marraines²⁶... Il ne reste guère de rôle spécifique pour Gloriande. De plus *Perceforest* est réticent quant aux unions mixtes entre mortels et créatures surnaturelles²⁷ : on comprend que l'auteur ne développe pas au sujet de Gloriande le motif de la fée amante, d'autant qu'il a déjà traité le sujet en racontant les amours de Seville, sa cousine, et Alexandre. D'autre part, si dans le corpus épique tardif Gloriande est souvent accompagnée d'un *luiton*, dans *Perceforest* le *luiton* Zéphir²⁸, qui doit beaucoup à *Huon* et à Aubéron²⁹, forme un tandem non avec Gloriande, mais avec Morgue et Vénus.

Par ailleurs Gloriande, malgré une présence dans le *Tristan en prose* ou dans *Méliacin*, est surtout une figure épique et le rapport qu'entretient *Perceforest* avec la matière épique éclaire aussi le fait que l'enchanteuse, très active au début du récit, s'efface ensuite. En effet, les interférences épiques³⁰ dans *Perceforest* sont surtout concentrées au début de l'œuvre, dans l'épisode de la lutte contre le lignage félon de Darnant, l'enchanteur doté d'une fratrie dont les noms rappellent ceux de la chanson de geste³¹. L'auteur de *Perceforest* associe le monde épique à un ordre ancien appelé à être dépassé par le monde arthurien, conformément non à la chronologie de Charlemagne et Arthur, mais à la généalogie

²⁶ Voir mon livre *Fées, bestes et luitons. Croyances et merveilles dans les romans français en prose (XIIIe-XIVe siècles)*, Paris, Presses Universitaires Paris Sorbonne, 2002, p. 136-169.

²⁷ Voir *Perceforest et Zéphir*, *op. cit.*, p. 344ss.

²⁸ Voir mon article « Le *luiton* et la fée dans les textes narratifs des XIVe et XVe siècles : la *merveille* et l'invention du folklore, de la spiritualité du Graal aux esprits familiers », à paraître dans les actes du Colloque « Merveilleux et spiritualité », Arras 7 et 8 avril 2011, sous la direction de M. White-Le Goff.

²⁹ Voir *Perceforest et Zéphir*, *op. cit.*, p. 332ss.

³⁰ J'emprunte ce terme à R. Trachsler, *Disjointures—conjointures. Étude sur l'interférence des matières narratives dans la littérature française du Moyen Âge*, Tübingen et Basel, Francke, 2000.

des genres littéraires d'une part, et surtout conformément au fait que le monde épique suppose des forces païennes à éradiquer, ce qui entre en résonance avec le projet de *Perceforest* d'aboutir à la christianisation de la Grande-Bretagne. La matière épique étant appelée à être dépassée dans *Perceforest* il était logique que Gloriande, peu romanesque, soit mise à l'écart à partir du livre II.

S'il existe de nombreuses études sur le glissement de la matière épique vers le romanesque, en particulier dans les chansons de geste tardives, entre autres du fait de la présence de personnages féminins ou de développements merveilleux ou féeriques³², l'inverse – l'influence de l'épique dans les romans tardifs – est moins souvent pris en considération³³. Paradoxalement, même si les frontières génériques semblent s'estomper à la fin du Moyen Âge tandis que la chanson de geste évolue vers la chanson d'aventure³⁴, c'est plus une dynamique fondée sur l'innutrition réciproque qui se met en place, sans que pour autant la matière ne soit plus identifiable, dans la mesure où les héros déterminent une appartenance : un récit comme *Perceforest* est un roman arthurien parce que son héros est l'ancêtre d'Arthur et non d'un personnage de la matière de Rome ; *Artus de Bretagne* est un roman parce que son héros a été nommé en souvenir du roi des Bretons. Gloriande, dans *Perceforest*, avec les résonances tristaniennes de son entrée en scène et sa carrière qui se poursuit sur un mode plus épique, illustre la façon dont les matières peuvent s'enrichir, dans les récits tardifs, autrement que par la juxtaposition ou l'insertion d'épisodes (comme les voyages en féerie de héros épiques). La mise à l'écart de Gloriande correspondrait au fait qu'elle ne peut survivre durablement à la lutte initiale contre Darnant, ce baron révolté qui oriente le récit vers la chanson de geste : lestée par une caractérisation épique qui, du fait du cor, prend le pas sur son potentiel romanesque et tristanien, elle n'a plus vraiment sa place quand le roman a fini de dérouler les temps héroïques de la lutte contre le lignage félon.

La relégation de Gloriande pourrait aussi être éclairée par la prise en considération de l'ensemble de la production de l'auteur. Je prends ici comme point de départ l'hypothèse que j'émet dans mon

³¹ Voir *Perceforest et Zéphir*, op. cit., p. 50ss.

³² Voir par exemple les deux recueils *Palimpsestes épiques. Réécritures et interférences génériques*, sous la direction de D. Boutet et C. Esmein-Sarazin, Paris, Presses Universitaires de la Sorbonne, 2006 et *Le romanesque dans l'épique*, éd. D. Boutet, *Littérales*, t. 31, 2003, ainsi que parmi de nombreux articles W. Kibler, « From epic to romance: the case of the *Lion de Bourges* », *The Medieval Opus: Imitation, Rewriting, and Transmission in the French Tradition*, éd. D. Kelly, Amsterdam, Rodopi, 1996, p. 327-355, Cl. Roussel, « Le mélange des genres dans les chansons de geste tardives », *Les Chansons de geste. Actes du XVI^e Congrès International de la Société Rencesvals pour l'Étude des Épopées Romanes (Granada, 21-25 juillet 2003)*, éd. C. Alvar et J. Parades, Grenade, Université de Grenade, 2005, p. 64-85, D. Quéruel, « Le verger d'Oriande ou le goût du romanesque dans la mise en prose de *Renaut de Montauban* », *Entre épopée et légende : les quatre fils Aymont ou Renaut de Montauban*, éd. D. Quéruel, Langres, D. Guéniot, 2000, p.237ss.

³³ Voir par exemple mon article « La présence des chansons de geste dans *Artus de Bretagne*, entre réminiscence et réécriture », *Le souffle épique. Mélanges Bernard Guidot*, éd. M. Ott, Orléans, Paradigme, 2010, p. 407-414.

³⁴ Voir W. Kibler, « La chanson d'aventures », *Essor et fortune de la chanson de geste dans l'Europe et l'Orient latin, Actes du congrès Rencesval de Padoue 1982*, Modène, Mucchi, 1984, p. 509-551 ; P.-Y. Badel, « La chanson de geste hors de la chanson de geste », *Plaisir de l'épopée*, dir. G. Mathieu-Castellani, Paris, Presses Universitaires de Vincennes, 2000, p. 155-172 ; Cl. Roussel, « L'automne de la chanson de geste », dans *La tradition épique, du Moyen Âge au XIX^e siècle. À la mémoire d'Alain Labbé, Cahiers de Recherches Médiévales*, t. 12, 2005, p. 15-28 ; F. Suard, « L'épopée française tardive », *Mélanges J. Horrent*, Liège, 1980, pp. 449-460 ; « La tradition épique aux XIV^e et XV^e siècles », *Revue des sciences humaines*, 183, 1981, p. 96-107 ; « L'originalité des épopées tardives », *L'Épique : fins et confins*, dir. P. Frantz (avec la col. de C. Cazanave, F. Jacob et P. Nobel), Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, 2000, p. 39-59 et « Y a-t-il un avenir pour la tradition épique médiévale après 1400 ? », *Cahiers de Recherches médiévales (XIII^e-XV^e s.)*, XI, 2004, Numéro spécial, en hommage à Éric Hicks, p. 75-89.

ouvrage *Perceforest et Zéphir*, qui est que David Aubert est l'auteur de *Perceforest* (même s'il a travaillé à partir de données plus anciennes perdues, du XIV^e siècle) et qu'il aurait bouclé la mise en forme de son *Perceforest* (à partir de parties élaborées dans la durée) en 1459-1460³⁵. David Aubert s'est consacré à *Perceforest* après les *Chroniques et conquêtes des Charlemaigne*, et avant l'*Histoire de Charles Martel*. Avec *Perceforest* alors que sa production était plutôt épique, il se serait lancé dans une réécriture arthurienne, sans le succès escompté je crois, car Philippe le Bon, à qui la minute fut présentée, ne l'a pas fait grosser³⁶. Au milieu d'une riche production épique, *Perceforest*, très arthurien, est un écart dans la production contemporaine de David Aubert, qui cependant dans ce texte ne renonce pas complètement à la matière de France, et la confine au début du récit, ce qui interdit à Gloriande toute promotion narrative. L'intérêt de David Aubert pour la matière épique le poussait à intégrer une Gloriande que la dimension arthurienne du projet lui imposait de tenir aux marges de l'histoire.

Par ailleurs, rares sont les textes du XV^e siècle à mettre en scène une Gloriande : à part *Perceforest* on identifie les *Enfances Ogier des Chroniques et conquêtes des Charlemaigne*³⁷, *Mabrien*³⁸ et le *Huon de Bordeaux en prose* de 1454. Le récit des *Enfances Ogier des Chroniques et conquêtes des Charlemaigne*, copié en 1458 par David Aubert, présente une scène de don des fées à la naissance où figure une fée Gloriande et appelle de la même façon la sarrasine amoureuse d'un chrétien qui figurait déjà chez Raimbert de Paris. *Mabrien*, terminé en 1462, conservé dans deux manuscrits dont l'un (en cinq volumes Arsenal 5072-5075 et Munich Gall.7), a été copié par David Aubert et offert à Philippe le Bon : il nomme Gloriande une fée marraine (§8 et §27-29) et la fille du sultan de la Mecque, épouse de Mabrien et mère de Regnauldin (§24 *passim*). Dans ces textes, les deux Gloriande de la tradition sont donc représentées (l'épouse sarrasine et la fée). Quant au *Huon de Bordeaux en prose* de 1454, il introduit une fée nommée Gloriande, qui fabrique un cor magique (ce qui est un ajout par rapport au modèle en vers) et qui ressemble donc au personnage de *Perceforest*. Certes il ne subsiste aucun manuscrit de ce *Huon* perdu, mais il est attesté dans la bibliothèque de Philippe Le Bon³⁹ et l'on peut en avoir une idée à partir des éditions du XVI^e siècle qui en ont été conservées⁴⁰. Ces imprimés mentionnent à deux reprises Gloriant, le chevalier *faé* au service d'Obéron

³⁵ Ces dates sont données dans la version de David Aubert, conservée à la Bibliothèque de l'Arsenal (fr. 3484-3494), la seule complète et la plus ancienne.

³⁶ Voir mon article « *Perceforest* et la mémoire arthurienne : conserver et détourner, les aléas du succès (nouvelles propositions autour de la tradition manuscrite) », cit. note 10 et *Perceforest et Zéphir*, *op. cit.*, p. 409ss.

³⁷ Ce texte a été copié en 1458 par David Aubert, qui met en prose une longue série de chansons de geste. *Les croniques et conquêtes de Charlemagne*, éd. R. Guiette, Bruxelles, Palais des Académies, 3. T., 1940, 1943, 1950.

³⁸ *Mabrien, roman de chevalerie en prose*, éd. Ph. Verelst, Genève, Droz, 1998. Le parcours du héros est marqué par les femmes : voir Ph. Verelst, « Trois femmes pour un héros : à propos de l'édition du *Mabrien en prose* », *Charlemagne in the North. Proceedings of the Twelfth International Congress of the Société Rencesvals*, éd. P. E. Bennett, A. E. Cobby, G. A. Runnals, Edinburgh, 1993, p. 361-374 ; F. Suard, « *Meurvin* et *Mabrien*, deux épigones de la *Chevalerie Ogier de Danemarque* et de *Renaut de Montauban* », *Guillaume d'Orange and the chanson de geste. Essays presented to Duncan McMillan*, dir. W. van Emden, Ph. E. Bennett, Reading, 1984, p. 151-66 ; Ph. Verelst, « Aspects du merveilleux dans *Mabrien* », *Convergences médiévales. Épopée, lyrique, roman. Mélanges offerts à Madeleine Tyssens*, éd. N. Henrard, P. Moreno et M. Thirty-Stassin, Bruxelles, De Boeck, 2001, p. 595-612.

³⁹ Voir G. Doutrepont, *La littérature française à la cour des ducs de Bourgogne: Philippe le Hardi, Jean sans Peur, Philippe le Bon, Charles le Téméraire*, Paris, Champion, 1909, p. 141-143.

⁴⁰ *Le Huon de Bordeaux en prose du XV^e siècle*, éd. M. J. Raby, New York, Lang, 1998.

(l. 1879, 7449), et ressemblent en cela au texte en vers, mais ils ajoutent aussi une fée Gloriande, qui n'est pas dans la version ancienne. Cette fée, avec l'aide de trois compagnes, a fabriqué un cor merveilleux dans l'île de Chifalonne :

et furent quatre a le faire, dont l'une donna ung tel don au cor que celluy qui l'orroit retentir et sonner, que s'il estoit malade de la plus grande maladie du monde, si seroit il tantost sain et guaruy, et avoit nom Gloriande (l. 1752).

Alors que les Gloriande semblent se faire rares en littérature au XVe siècle, quatre textes (*Huon en prose*, *Enfances Ogier des Chroniques et conquestes des Charlemaigne*, *Perceforest*, *Mabrien*), en moins d'une décennie, de 1454 à 1462, en milieu bourguignon, autour de Philippe le Bon et de sa cour, témoignent au contraire d'un goût peut-être conservateur en mettant en scène des Gloriande. La part de David Aubert dans cette production n'est pas facile à évaluer, dans la mesure où son statut (copiste, compilateur, auteur) est incertain et vraisemblablement instable⁴¹. Il n'en demeure pas moins qu'on est assuré qu'il a copié trois de ces textes. *Perceforest* est la seule œuvre de ce groupe à pouvoir se prétendre arthurien, mais il partage avec les autres un intérêt marqué pour les personnages féminins et pour les Gloriande. À défaut d'être la marque de fabrique de David Aubert (ou de son atelier, si tant est qu'il ait existé), il semble bien, au moins, que la présence de ces Gloriande puisse être interprétée comme la marque de fabrique d'un milieu bourguignon actif autour de Philippe le Bon, entre 1450 et 1460. Dans cet ensemble d'œuvres qui accordent une certaine importance aux Gloriande, *Perceforest* correspondrait à une tentative originale inversant le jeu des interférences qui caractérise les réécritures épiques : au lieu de couler du romanesque dans l'épique, l'auteur insérerait, pour une fois, de l'épique dans du romanesque.

Jouant sur ces «harmoniques»⁴² qui mettent à l'épreuve les compétences du lecteur moderne, l'auteur de *Perceforest* met en scène une Gloriande qui contribue à entretenir le souffle épique de ce début de chronique, et qui est ensuite l'objet d'une mise à l'écart. Ce traitement témoigne à la fois de l'intérêt de David Aubert pour cette figure et de sa perception fine des matières : Gloriande était trop épique pour perdurer dans un récit qui associe la chanson de geste aux rébellions des origines. Cependant à examiner comment le goût pour les Gloriande évolue du XIIIe au XVe siècle, on constate d'une part que la mise à l'écart par David Aubert correspond à une tendance générale, et d'autre part que l'intérêt qu'il accorde à la figure, partagé par un nombre réduit d'œuvres bourguignonnes, pourrait être la marque d'un milieu de production et invite à placer la Gloriande de *Perceforest* à côté de celles du *Huon de Bordeaux en prose*, des *Chroniques et conquestes des Charlemaigne* et de *Mabrien*.

FERLAMPIN-ACHER, Christine

⁴¹ Sur David Aubert, voir R. Straub, *David Aubert, escriptvain et clerc*, Amsterdam Atlanta, Rodopi, 1995 et « Contribution à l'étude de l'activité littéraire de David Aubert : les manuscrits », *Romanica vulgarica quaderni* 10/11, 1986-1987, p. 233-268, ainsi que le volume *Les manuscrits de David Aubert "escriptvain" bourguignon*, éd. D. Quérue, Paris, Presses universitaires de Paris-Sorbonne, 1999.

⁴² Le terme est emprunté à F. Suard, dans son art. cit. « *Meurvin et Mabrien* ».

